

Société Historique de Tournettes

N°22
décembre 2019

3,5€



Le vieux berger

Le bruit a couru dans tout le village : le vieux berger est mort... On avait l'habitude de le voir passer dans la Grand Rue, le soir après le travail, son grand panier sous le bras, rempli selon les saisons de la récolte du jour. Mais depuis quelques temps, il ne sortait plus de sa maison, il était très malade... Le vieux berger est mort...

Mais qui était-il, et d'où venait-il, cet homme que le village avait adopté depuis son arrivée? Il était italien et arrivait de la frontière proche de la Lombardie, ce col qui unit la vallée de la Tinée à celle de Vinadio, en Italie. C'est une longue histoire que celle de ces migrants qui fuyaient leur pays pour venir trouver du travail en France.

Laurent, était l'aîné de six enfants. Toute la famille habitait un deux pièces dans la vallée de Valescure, et dormait dans la paillère, là où on mettait le foin à sécher. Le père était un petit agriculteur qui travaillait la terre pour avoir des légumes et ne possédait que deux poules, quelques lapins, deux vaches et deux moutons. Il n'y avait pas de travail dans la vallée à cette époque avant l'exploitation de l'eau minérale de Cuneo qui en fit après sa principale richesse...

La guerre fit prisonnier l'adolescent pendant cinq ans et demi. Il avait dû besogner pour les Allemands dans un camp près de Grenoble. De retour chez lui, il s'était marié avec Anna qui l'attendait avec patience. Les jeunes mariés prirent le train à Turin pour venir à Grenoble que Laurent connaissait déjà. Il trouva dans les environs un travail de bûcheron. Mais sa jeune femme dépressive, ne parlant pas un mot de français, pleurait tous les jours. Dépaysée, elle n'arrivait pas à s'habituer à cette nouvelle vie, elle ne connaissait personne. Sa famille s'était installée à Marseille où l'un de ses trisaïeux avait fait souche. C'était l'époque où les familles italiennes venaient faire les saisons d'hiver dans la région de Grasse pour les fleurs, à Tourrettes pour les violettes et en Provence pour les olives : bref tout était bon pour quitter l'Italie, pays où régnait la misère et où la dictature fasciste était reine.

C'est en 1954 que le jeune couple s'installa au village de Tourrettes dans un petit deux pièces qu'avaient habité les parents. Il loua un terrain à Canorgues pour cultiver un potager dont il donnait la moitié de la récolte au propriétaire ; il vivait donc chichement...

À l'époque le quartier de Canorgues était relativement peu construit



Le Baron Frédéric de Heeckeren de Brandsenburg

« J'ai acheté la maison de Tourrettes en 1925. Nous étions venus, avec mon père, en 1914 à Vence par le train de Provence, et avons fait le trajet à pied jusqu'à Tourrettes et même jusqu'au Pont du Loup où nous avons l'intention de déjeuner. Nous étions revenus par le train et avons pu admirer le village sous ses deux aspects : à pied et par le train. À l'époque, Tourrettes ne m'avait pas laissé un souvenir impérissable... Il faut dire que le village était en piteux état !

Lors de mon séjour à Saint-Paul de Vence en 1924, je suis venu à Tourrettes à pied par les vallons en deux heures et j'ai été pris au cœur par le village. Il y avait un petit facteur qui m'apportait tous les jours le courrier à Saint-Paul. Il était au mieux avec le curé du coin car il avait l'intention, après le service militaire, d'entrer au séminaire. Je le chargeais de prospecter auprès du curé de Tourrettes, un original, pour me trouver une maison à acheter. Celui-ci jeta les bras au ciel en se demandant pourquoi je cherchais une maison tout au bas du village, le bas de l'échelle sociale, alors que la belle société avait pignon sur la place...

La maison convoitée avait été louée à un ouvrier qui habitait les deux pièces et sa tante logeait au-dessus. Au-dessous, il fallait passer par la cave pour rejoindre l'habitation d'une vieille demoiselle qui mettait son âne chez le docteur Claudeville, et des poules sous cette maison qui devait me revenir. L'ouvrier n'avait pas payé son loyer depuis huit mois. De plus, il était parti avec la clé, de sorte que j'ai acheté la maison sans l'avoir visitée. Ce n'était qu'une partie et j'ai acquis plus tard ce qui appartenait aux voisins.

Les travaux tardaient, les ouvriers étaient plus souvent au billard du café Cresp que sur le chantier. Je décidai donc de venir surveiller les travaux. Je m'installai pour deux mois chez Cresp dans une petite chambre au nord, glaciale, au carreau cassé et lentement réparé. Nous étions en hiver. Ma chambre était chauffée au moyen d'une cuvette contenant de l'alcool auquel on mettait le feu. Je commençai à regretter de vouloir m'installer à Tourrettes dans ces conditions !

Au village, beaucoup de maisons étaient abandonnées et en ruines. Les boutiques



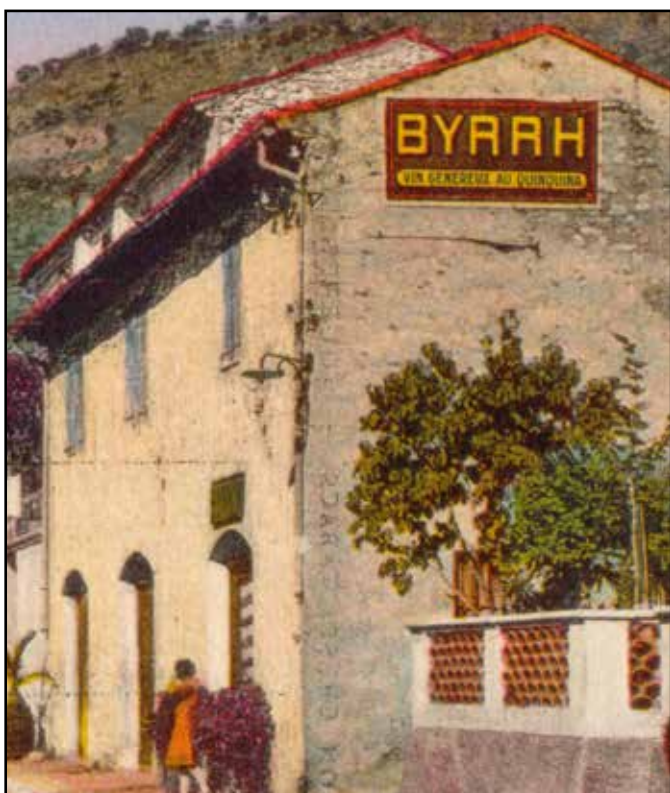
Tourrettes sur Loup en 1914

Les publicités...

BYRRH

Le *BYRRH* est un vermouth français créé à Thuir, Pyrénées-Orientales, en 1866, (marque déposée en 1873). C'est un vin additionné de mistelle¹ et aromatisé essentiellement au quinquina.

¹ : Mistelle : boisson alcoolisée sucrée obtenue par mélange de moût de raisin frais et d'alcool titrant entre 16 et 22 degrés.



Pignon Est du restaurant Cresp



La tour de l'horloge - entrée de la poterie



Les frères Pallade et Simon Violet, drapiers ambulants, décident de profiter de la fièvre vinicole que connaît la région pour élaborer un médicament à base de vins, de quinquina et composé de café, cacao, fleurs de sureau, de camomille et autres épices. L'ordre des pharmaciens de Montpellier ne voit pas du tout l'arrivée d'alcool sur leurs étals d'un bon œil et intente un procès aux deux frères, qui ne disposent pas de nom pour leur produit. Celui-ci doit donc être retiré de la vente, car il fait de l'ombre aux autres élixirs à base de quinquina. Ils modifient alors leur recette, réduisant la dose de quinquina, et le vendent comme apéritif.

Le nom de ce produit prend sa source dans l'anecdote suivante : les frères Pallade et Simon Violet étaient spécialisés dans la vente de tissus. En cherchant comment baptiser ce nouveau breuvage, ils auraient été attirés par l'un de leurs coupons d'étoffes, référencé « B.Y.R.R.H. » qui fut immédiatement adoptée pour nommer leur apéritif.

Bénéficiant d'une réputation de « boisson hygiénique », le *BYRRH* connaît un vif succès commercial au début du XX^e siècle et atteint dans les années 1930 une notoriété mondiale en dépit de son nom qui, au début, complique les exportations vers les pays anglo-saxons et germanophones : *BYRRH* y évoquant inévitablement la bière !

Avec la Seconde Guerre mondiale s'amorce un sensible déclin de la marque. Les vins doux naturels (*Banyuls*, *Muscats de Frontignan* ou *Rivesaltes*, etc.), dopés par les avantages fiscaux, supplantent le *BYRRH*, qui passe de mode.

LE PETIT MARSEILLAIS

Fondé à Marseille en 1868, il devint en 1880 le deuxième plus grand journal de province, derrière *Le Petit Lyonnais* et devant *La Dépêche*. En 1939, ce quotidien était diffusé dans le sud-est de la France, la Corse et l'Afrique du Nord.

Lors de l'occupation, le journal s'affirma ouvertement pour le gouvernement de Vichy. Il disparut en 1944, aux premiers jours de la Libération. Albert Lejeune avait été rédacteur en chef du *Petit Marseillais*, de *Lyon Républicain* et du *Petit Niçois* pendant la Seconde Guerre mondiale. Aux ordres des autorités allemandes, il avait fait de ces trois journaux les organes de la collaboration. Il fut jugé et condamné à mort le 22 octobre 1944.